



HAL
open science

Du cabinet de drogues à la galerie de l'Évolution

Michel van Praët

► **To cite this version:**

Michel van Praët. Du cabinet de drogues à la galerie de l'Évolution. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1991, 10, pp.84-92. hal-03419606

HAL Id: hal-03419606

<https://hal.science/hal-03419606>

Submitted on 8 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'évolution

Du cabinet des drogues à la galerie de l'Évolution

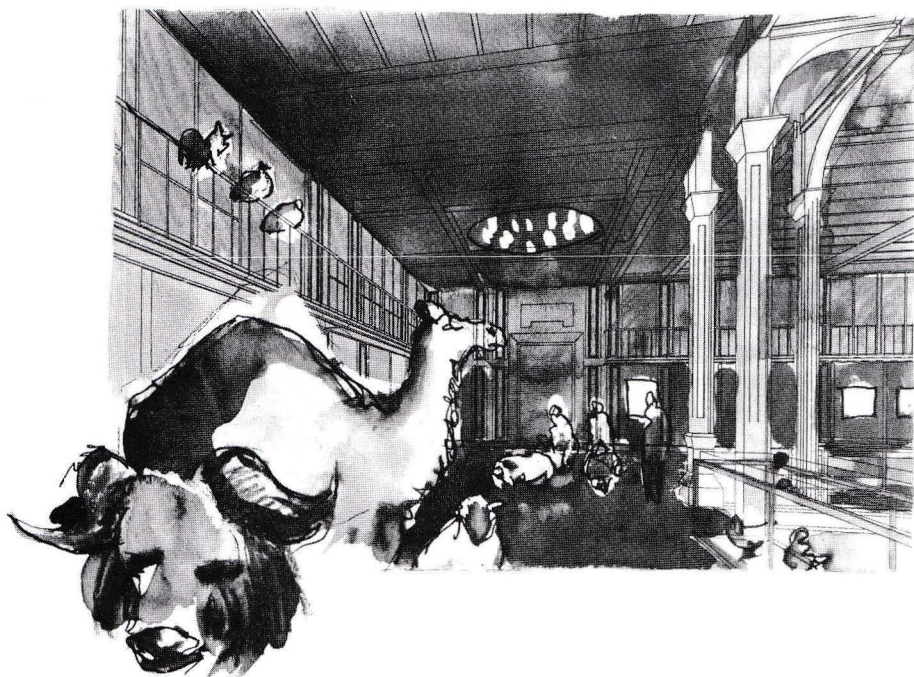
Michel van Praët

Conserver, c'est transformer

Paul Chemetov

«On a marché sur la Terre»

Claire Sabbagh



La ferme de la domestication

Galerie de l'Évolution : Chemetov + Huidobro

du Muséum

Du cabinet des drogues à la galerie de l'Évolution

Michel van Praët

Depuis plus de trois siècles et demi, l'histoire du Muséum national d'histoire naturelle, de ses collections et de leur présentation au public, s'enrichit tout en hoquetant, d'abandons relatifs en créations, et de destructions partielles en rénovations.

Selon que les intérêts des scientifiques, des décideurs politiques, des architectes et des publics allèrent ou non de pair, cette saga fut ponctuée d'innovations ou d'échecs. Aujourd'hui, alors que la décision est prise de rénover sa Grande Galerie de zoologie, fermée au public depuis 1965, l'histoire de cette galerie peut fournir, au-delà des concepts scientifiques et des choix architecturaux, des éléments de réflexions sur les harmonies à créer entre contenant et contenu.

Du cabinet scientifique originel aux galeries publiques.

Lorsque Louis XIII crée, en 1635, sur les conseils de son premier médecin, le Jardin royal des plantes médicinales, il acquiert à son usage non seulement des terrains à l'est de Paris, mais aussi une grande maison "le Château" qui va abriter l'intendance du Jardin royal et, dans un "cabinet des drogues", les premières collections de substances pharmacologiques, minéraux et «toutes choses rares en la Nature».

Réunies, à cette période, dans deux pièces, ces collections vont devenir le "Cabinet d'histoire naturelle" du Jardin royal, dont le prestige dépassera celui du Jardin lui-même au XVIII^e siècle. Dès leur création, et jusqu'à aujourd'hui, ces collections vont, en effet, sans cesse s'enrichir de donations et de campagnes de collectes à travers le monde.

Ainsi, dès 1668, l'Académie des Sciences met en place une collection d'os-

téologie qu'elle dépose dans "la Salle des squelettes de l'Académie" au rez-de-chaussée du "cabinet".

Pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la multiplication des missions des «Voyageurs-Naturalistes» et les envois des «Correspondants du Jardin du Roy» vont, sous l'impulsion de Buffon, nécessiter plusieurs agrandissements du Cabinet d'histoire naturelle, désormais ouvert au public. Ces agrandissements progressifs du bâtiment témoignent directement de l'enrichissement des connaissances scientifiques.

L'accroissement des connaissances et, de manière parallèle, des collections, ne se ralentira pas pendant la période révolutionnaire (campagne d'Égypte, campagne aux Terres australes...) et va s'amplifier pendant tout le XIX^e siècle. Le Cabinet d'histoire naturelle devint ainsi trop exigu pour les seules collections de zoologie et Cuvier dut faire aménager de nouvelles galeries pour sa collection de squelettes. En 1841, les collections de minéralogie, les fossiles et les herbiers devront à leur tour être placés dans une nouvelle galerie (l'actuelle galerie de minéralogie, le long de la rue Buffon).

Ces réaménagements successifs, au XVIII^e et au XIX^e siècles, s'ils ont fourni un accroissement des surfaces du Cabinet d'histoire naturelle, répondant à l'inflation des collectes, ne s'accompagnent pas d'une réflexion sur la forme des présentations ouvertes aux publics. Léon Curmer écrit dans le «Constitutionnel» des 10 et 13 août 1848 : «On croirait que le public admis à visiter ces magnifiques galeries est conduit de l'une à l'autre avec une certaine réflexion logique ; il n'en est rien, tout est confus, tout se heurte et se contrarie... Au rez-de-chaussée, les premières salles contiennent à la fois les polypiers, qui occupent le dernier rang dans le règne animal, les grands ruminants, quelques pachydermes, des cachalots, qui sont placés à différents degrés de l'échelle animale et séparés par plusieurs ordres importants ; la même salle contient les vers intestinaux...»

Les missions scientifiques qui accompagnent les campagnes coloniales («Exploration scientifique de l'Algérie» 1840-1845, «Mission scientifique du Mexique», 1865...) et les missions océanographiques continuent d'augmenter de centaines de milliers de spécimens les collections étudiées et conservées au Muséum. Ainsi, de 1877 à 1889, les collections d'oiseaux et de mammifères s'accroissent à elles seules de plus de 32 000 nouveaux spécimens de toutes tailles. En 1877, Émile Oustalet commence son cours de zoologie en annonçant le début des travaux d'une nouvelle galerie, car «après avoir utilisé les moindres recoins, on a été forcé d'évacuer dans les laboratoires des séries entières (de spécimens), dont le placement sous les yeux du public était impossible. Les insectivores et une grande partie des rongeurs, des chauves-souris et des petits carnassiers ont dû être successivement retirés de la galerie. Une collection des plus intéressantes de nos races de poules, pigeons et de canards a été logée dans une salle de laboratoire...»

1889-1965, ambiguïtés des contenants et contenus.

De 1877 à 1889, soit pendant neuf ans de travaux architecturaux, puis 3 années d'aménagements muséographiques intérieurs, la nouvelle galerie va lentement être mise en place.

C'est l'un des trois bâtiments construits au Jardin des Plantes, par l'architecte Jules André, après le charmant vivarium des reptiles dans la Ménagerie et une grande serre aux formes arrondies, également inaugurée en 1889 (dont la conception de «cage à serins» souleva d'emblée les critiques des botanistes, et qui fut détruite après quelques dizaines d'années pour être remplacée par l'actuelle Grande Serre tropicale, ou «Jardin d'Hiver» édifié pendant les années 1930). Jules André veut faire de la Grande galerie de zoologie son chef d'oeuvre, et si l'extérieur du bâtiment est d'un classicisme peu attrayant, l'intérieur est une dentelle de colonnes et de rambardes métalliques, entourant une vaste nef éclairée par un immense plafond de verre. Trois balcons dominent cette nef et débouchent sur 3 galeries largement vitrées, qui font face au Jardin.

En 1887, les transferts d'animaux naturalisés, à sec et en bocaux, peuvent débiter vers les nouvelles galeries et balcons, alors que l'aménagement de la nef n'est toujours pas défini.

C'est à propos de cet aménagement muséographique, qu'un an et demi avant l'inauguration, s'engage une vive polémique entre le professeur d'anatomie comparée, George Pouchet, et les professeurs de zoologie.

La nouvelle galerie va-t-elle permettre, comme il était prévu initialement dans les lois de finance de 1877 et de 1879, de présenter les collections d'anatomie comparée situées dans la galerie longeant la rue Cuvier, dont Pouchet rappelle que le bâtiment est «en ruine, soutenu à grand peine par une forêt d'étais». Au-delà de ces arguments de droit, Pouchet propose, dans «la Revue scientifique» du 17 mars 1888, de créer un Cétacéum dans l'immense nef : «comprenant tout ce qui concerne l'histoire des cétacés vivants et fossiles, ce projet répond à tous les desiderata. 1, Il repose sur une base nettement scientifique ; 2, il groupe dans la plus grande salle du Muséum les objets les mieux appropriés à ses dimensions ; 3, ces objets ont une valeur scientifique considérable ; 4, par leur ensemble, ils frapperont d'étonnement la masse du public. Ici, point d'animaux couverts de poils, point de détérioration par le temps... L'effet est dans la grandeur même des spécimens. Il est même à noter que le coup d'œil général de ces charpentes osseuses d'un ton clair où circule la lumière n'est pas désagréable à la vue... Dans la partie zoologique, rien n'empêcherait de reproduire en grandeur naturelle une *Megaptera boops*... De même, d'y faire figurer une baleinière véritable, avec sa voilure, tous ses agrès, ses harpons, ses lances en place.»

Le professeur d'anatomie comparée s'oppose ainsi à Alphonse Milne Edwards, le plus influent des professeurs de zoologie. Il lui reproche, dans le

même texte de 1888, de vouloir remplir la nef «d'animaux empaillés de toutes sortes : éléphants, girafes, rhinocéros, hippopotames, bœufs...» selon une présentation qui «a le grave inconvénient de ne reposer sur aucune donnée scientifique : les animaux que l'on va rapprocher là n'ont d'autre lien entre eux que la taille».

Pourtant, lorsque Armand Fallières, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, inaugure, le 22 juillet 1889, la nouvelle Grande galerie et sa nef centrale, ce n'est ni devant un Cétacéum, ni devant le projet concurrent d'une présentation de l'évolution exposant «les variations survenues successivement dans les espèces animales, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours», mais devant l'ensemble des grands mammifères formant l'arche de Noé souhaitée par A. Milne Edwards, et si vivement rejetée par Pouchet.

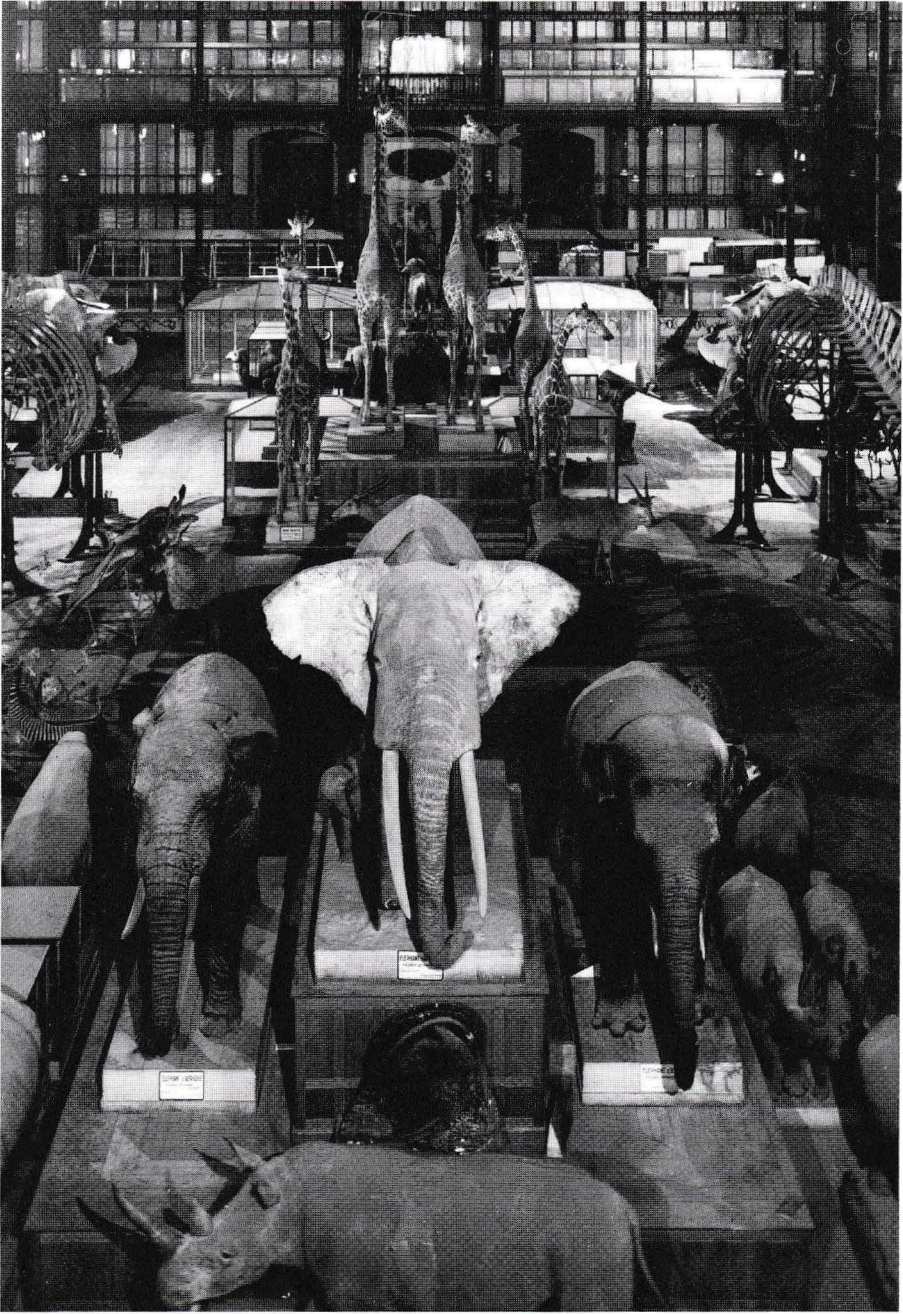
Dans sa description des grands établissements scientifiques, Lemaistre écrit en 1896: «Au rez-de-chaussée, dans un hall immense, se trouvent les plus grands animaux : éléphants, girafes, rhinocéros, hippopotames, buffles, bisons, dromadaires, chameaux, etc., ont été groupés d'une façon originale et artistique. ... De chaque côté du hall immense, s'étagent trois galeries qui renferment sous des vitrines tous les animaux de la création : au rez-de-chaussée, les quadrupèdes et les poissons ; au premier étage, les serpents et les oiseaux ; au second étage, les annelés, les mollusques et les zoophytes...»

Pourtant, cette nouvelle et magnifique Grande Galerie de zoologie souffre d'un double mal, souligné par le discours du directeur du Muséum, E. Frémy. Au-delà des remerciements de convenance, celui-ci achève son allocution par une très ferme mise en garde : «Le gouvernement de la République, j'en suis persuadé, ne voudra pas laisser pareille œuvre incomplète et donnera à notre Muséum ce qui lui manque encore.»

Conclusion apparemment violente pour l'inauguration de ce «palais de l'histoire naturelle» : c'est que le bâtiment n'est pas terminé. L'ancien cabinet de Louis XIII, tant de fois remanié, est toujours plaqué entre la rue Geoffroy Saint-Hilaire et la nouvelle galerie. Celle-ci se trouve ainsi dépourvue de sa façade et de son entrée sur la rue, l'accueil et la circulation des publics demeurant ainsi mal assurés. Rien n'y fera, le «palais de l'histoire naturelle» ne sera jamais achevé !

Les collections d'anatomie comparée et de paléontologie seront installées quelques années plus tard dans de nouvelles galeries, près de la gare d'Austerlitz. Quant au «Cabinet», il sera progressivement détruit, et la façade aveugle de la galerie de zoologie sera définitivement masquée, dans les années 1960, par les réserves de la nouvelle bibliothèque du Muséum.

Plus grave pour l'avenir, comme le mentionne Lemaistre en 1896 «tout est rempli déjà», car la conception de la Grande Galerie de zoologie fut obsolète au jour même de son ouverture, en cet été 1889. Contrairement aux



L'Arche de Noé après sa fermeture en 1965
Photo : D. Serette

souhaits de Pouchet, la Grande Galerie de zoologie ne s'organisait pas autour d'une thématique, mais visait, selon une conception encyclopédiste, à une présentation exhaustive de toutes les collections, y compris celles qui auraient dû prendre place dans une réserve !

Les réserves indispensables à l'évolution des expositions et à leurs modifications en fonction des nouvelles idées scientifiques, sont absentes de la réalisation de Jules André. Les multiples vitrines tendaient, du fait de cette absence de réserves, à deux fonctions contradictoires : préserver et présenter; tout fut exposé et tout fut, par là même ... figé.

Lorsqu'en 1965, l'immense verrière endommagée, laissant les intempéries et les pigeons souiller les spécimens, est remplacée par un toit de zinc, l'obscurité vint recouvrir ce palais de la Belle au bois dormant d'un été 1889, ... dès lors fermé au public.

De la galerie de zoologie à la galerie de l'Évolution

Pour rendre à sa mission de culture scientifique, cette «immense et archaïque galerie de zoologie», comme la définit en 1962, avant sa fermeture au public, R. Heim, alors directeur du Muséum, la première des actions de sauvegarde à entreprendre fut de placer les collections dans une réserve fonctionnelle, permettant de dissocier conservation et exposition.

Cette réserve, zoothèque souterraine, creusée devant la galerie de zoologie, et inaugurée en 1986, permet, depuis, la conservation des collections de millions de spécimens de la galerie de zoologie, enrichis sans cesse par les nouvelles missions scientifiques, terrestres et océanographiques.

La seconde action est aujourd'hui en cours. Après un concours international, les architectes P. Chemetov et B. Huidobro ont à charge de rendre ce chef d'œuvre de l'architecture métallique du XIX^e siècle à sa mission muséale d'éducation et de délectation, selon le projet des scientifiques et des muséologues du Muséum. L'ambition du Muséum est de passer d'une exposition exhaustive de la zoologie à une exposition thématique structurée par la théorie de l'Évolution.

Objectifs scientifiques et muséologiques de la galerie de l'Évolution

Lorsqu'en 1985, les spécimens jusque-là stockés dans la galerie de zoologie furent en passe d'être préservés dans la nouvelle zoothèque, le Muséum développa un large débat sur le devenir de la Galerie et accrut son action auprès des tutelles pour qu'elle soit rendue à sa mission de culture scientifique.

Les débats portèrent sur deux aspects de la rénovation : d'une part, le contenu

de l'exposition permanente à créer et d'autre part, sur place de la galerie rénovée dans l'ensemble de la politique culturelle et de loisirs scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle.

Par rapport à ce dernier point, il fut considéré comme essentiel de ne pas restreindre le projet à la création d'une galerie d'exposition permanente, mais de constituer, à l'occasion de la rénovation, un Centre de culture scientifique incluant 3 composantes :

- une galerie d'exposition permanente,
- un espace d'expositions temporaires
- un centre d'action culturelle et pédagogique.

La politique d'expositions temporaires, si elle doit être déterminée en fonction de l'actualité scientifique et de thématiques jugées importantes par la communauté scientifique, peut s'appuyer sur les pratiques culturelles des visiteurs et passants du Jardin des Plantes, qui constitue un lieu historique de loisirs scientifiques.

Le Centre d'action culturelle et pédagogique constitue la deuxième composante du projet. Il doit permettre, d'une part, au musée de développer toute son efficience de média original et favoriser d'autre part, une appropriation optimale des expositions par les différents publics. Dans ce but, le concours comportait des demandes précises :

- d'une part, au niveau d'infrastructures à créer : des espaces d'accueil adaptés aux visiteurs ;
- et d'autre part, une certaine conception des espaces de l'exposition permanente, où sont programmés des «espaces conviviaux» favorisant des dialogues et des interactions entre visiteurs, en particulier entre jeunes et adultes.

L'exposition permanente, structurée en fonction de la théorie de l'évolution. Les réflexions des scientifiques et muséologues du Muséum, inscrites dans le dossier remis lors du concours d'architecture en 1987, insistaient sur l'importance des objets dans la muséologie moderne à créer, et sur l'intérêt du thème de l'Évolution pour structurer les présentations.

Deux options furent examinées : celle d'une présentation structurée en fonction des concepts écologiques, comme dans tous les musées créés ou rénovés depuis 1930, et celle d'une présentation structurée en fonction de la théorie de l'évolution. La théorie de l'évolution est rapidement apparue comme l'idée directrice devant structurer les présentations, considérant qu'elle permettrait une lecture plus claire que les concepts écologiques, de la «logique» du vivant, de la place de l'homme dans la nature et de ses relations avec celle-ci.

Un second débat a porté sur la progression des présentations. Devaient-elles partir du savoir scientifique, ou progresser des représentations (préconceptions) des visiteurs pour aller vers les concepts scientifiques actuels ?

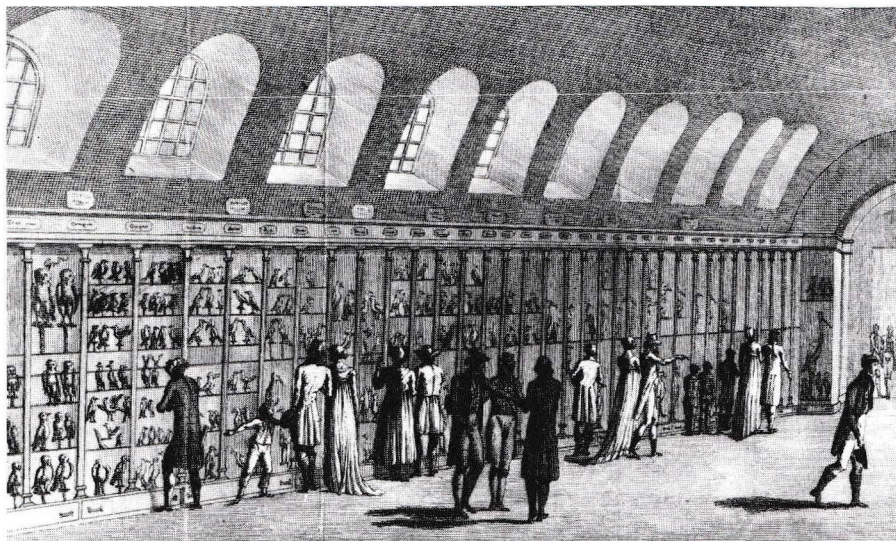
C'est ce second choix qui a été adopté, et qui est traduit en 3 «actes» (tenant compte de l'organisation du bâtiment, constitué de 2 balcons dominant une nef spectaculaire). «La diversité du vivant», où l'abondance des spécimens naturalisés et la spécificité du musée sont en parfaite harmonie, sera développée dans la nef centrale et offerte aux visiteurs dès leur entrée.

Le public drainé ensuite vers le balcon supérieur par des ascenseurs panoramiques y découvrira les «faits» et mécanismes de l'Évolution. Dans ce second «acte», l'exposition tentera d'aller «d'une présentation des objets à une présentation des idées», combinant objets, maquettes interactives et audiovisuels. En redescendant, le public parviendra au balcon intermédiaire où il pourra parcourir une présentation consacrée aux «relations homme-nature». L'homme, présenté jusque-là dans l'exposition comme un produit de l'Évolution, en devient dans ce 3ème «acte» un acteur, dont la conscience doit se sentir interpellée.

Le projet architectural, qui a été adopté au cours de l'été 1990, et doit permettre l'ouverture de la galerie fin 1993, répond à ces différents impératifs.

Les créations d'une salle d'exposition temporaire en sous-sol, d'un espace de 500 m² pour l'action culturelle et pédagogique, et le développement de l'exposition permanente sur 5 500 m², offrent près de 7 000 m² au public.

Mais les craintes de Pouchet, ou les critiques de Curmer et de Frémy, ne peuvent que rester à l'esprit lorsque l'on tente de réaliser un espace de culture scientifique où doit pouvoir s'exprimer le plaisir du public.



Grande Galerie du Muséum d'histoire naturelle, vers 1810

Ciché : Bibliothèque centrale du Muséum.